

René Frégni

Je me souviens
de tous vos rêves



folio

COLLECTION FOLIO

René Frégni

Je me souviens
de tous vos rêves

Gallimard

COUVERTURE

Photo © Alain Willaume / Tendance Floue (détail).

© Éditions Gallimard, 2016.

Né le 8 juillet 1947 à Marseille, René Frégni déserte l'armée après de brèves études et vit pendant cinq ans à l'étranger sous une fausse identité. De retour en France, il travaille durant sept ans comme infirmier dans un hôpital psychiatrique avant de faire du café-théâtre et d'exercer divers métiers pour survivre et écrire. Depuis plusieurs années, il anime des ateliers d'écriture dans la prison d'Aix-en-Provence et celle des Baumettes.

Il a reçu en 1989 le prix Populiste pour son roman *Les chemins noirs* (Folio n° 2361), le prix spécial du jury du Levant et le prix Cino Del Duca en 1992 pour *Les nuits d'Alice* (Folio n° 2624), le prix Paul Léautaud pour *Elle danse dans le noir* en 1998, le prix Antigone pour *On ne s'endort jamais seul* en 2001 et le prix Nice Baie des Anges pour *Tu tomberas avec la nuit* en 2008.

*Pour ma mère
qui m'a apporté les premiers mots,
dans les rues et les collines de Marseille
et qui m'accompagne
sur toutes les petites routes bleues de mes cahiers.*

Pour Nicole qui est le miroir de ces mots.

« Où je vais personne ne va, personne n'est jamais allé, personne n'ira. J'y vais seul, le pays est vierge et il s'efface derrière mes pas. »

JEAN GIONO, *Journal*

« La grande fatigue de l'existence n'est peut-être en somme que cet énorme mal qu'on se donne pour demeurer vingt ans, quarante ans, davantage, raisonnable, pour ne pas être simplement, profondément soi-même, c'est-à-dire immonde, atroce, absurde. Cauchemar d'avoir à présenter toujours comme un petit idéal universel, surhomme du matin au soir, le sous-homme claudicant qu'on nous a donné. »

LOUIS-FERDINAND CÉLINE,
Voyage au bout de la nuit

« Je vais m'acheter un cheval et partir trafiquer dans l'inconnu. »

ARTHUR RIMBAUD

SEPTEMBRE

Chaque année en septembre j'ai peur de mourir, alors j'achète un cahier. J'ai peur de mourir depuis l'âge de cinq ans, tous les jours, à chaque heure du jour et encore plus au milieu de la nuit, quand je vais aux toilettes sans allumer. Si j'allumais j'aurais encore plus peur.

En septembre c'est beaucoup plus cruel. C'est si beau septembre, si limpide, si bleu. Chez nous, ici, c'est le plus beau mois de l'année. Ce n'est pas un mois, c'est un fruit.

L'après-midi je vais au bord des rivières, cueillir des mûres sauvages. À travers les infranchissables ronciers j'entends les derniers cris d'enfants qui glissent dans le courant sur de noires chambres à air de tracteur. Ils sont libres comme l'eau verte qui file entre les roseaux, aussi sombres que le caoutchouc où ils s'agrippent de tous leurs ongles, encore immortels.

Les ronces déchirent mes bras, mes mains. Je suis vivant. Je suis vivant parce qu'un cahier m'attend, vierge encore, blanc. Il est posé sur la

table de ma cuisine et il m'oblige à être vivant. Il m'attend comme un enfant. Je ne lui apporte que les mots d'une mère à son enfant. Il a besoin de moi pour se mettre à vivre.

Un jour je ne serai plus là pour sentir sur ma peau toute la beauté de septembre, son immense douceur, tous les mots que je trouve en marchant sur les galets brûlants des rivières ou dans la poussière des champs.

Après le 15 août, les amandes s'ouvrent et tombent au bord des chemins. Deux ou trois frelons tournent autour des plus hauts rameaux puis se glissent dans le tronc creux de ces arbres que personne n'a plantés et qui se demandent depuis cent ans comment ils sont arrivés là.

Septembre est le mois des amandes, des noisettes, des noix. On n'a qu'à s'asseoir sur les talus et les casser entre deux pierres, ou remplir ses poches et les ramener chez soi, comme un écureuil. Le figuier est moins intrigant, il se choisit une ruine et s'installe dedans. Je connais toutes les ruines des collines, les bergeries abandonnées, le tas de pierres d'un ancien pigeonnier, chacune a son figuier. Je suis le voyageur de septembre, je saute d'une ruine à l'autre, et dans la chaleur de ces longs après-midi de fin d'été, j'ouvre avec mes deux pouces ces fruits bouillants, mille graines d'or scintillent dans un sucre pourpre.

C'est comme ça que j'écris maintenant. Maintenant que je vis seul, maintenant que je vieillis.

J'écris dans des ruines, à trois heures de l'après-midi, dans l'immense silence bleu des collines.

Chaque jour je prends la route, n'importe quelle route, comme on ouvre un cahier neuf. J'écris un mot, je fais un pas. Au pas suivant j'attrape un autre mot, puis un autre. C'est sans fin une route, comme les mots qui laissent une trace de pas dans la clarté de la page. Si vous écrivez un premier mot les pas vous emmènent dans un monde où les songes n'ont pas de fin.

Je pars souvent de bonne heure, sur une petite route qui s'enfonce dans une vallée. Je marche sous des peupliers d'or au bord d'une rivière. Puis la route s'élève à flanc de coteau. Certains vergers rougissent déjà, il y a dans l'air une odeur de coings, de bois mouillés, la cloche d'un troupeau.

Je traverse deux ou trois villages accrochés à la pente, avec leur fontaine, leurs roses trémières qui regardent par-dessus les murs, le petit cimetière un peu plus haut sous la rouille des hêtres.

Pendant des kilomètres je ne vois personne. J'entends une hache, un chien, un fusil qui claque, le cri rauque des corbeaux. Très loin dans la plaine toutes les villes changent, se couvrent de poussière, disparaissent sous des brumes ocre et chimiques qui piquent les yeux. J'aime retrouver mon enfance dans ces petites vallées aussi fraîches que des fontaines.

Vers midi j'entre dans une auberge ou le bistrot de la route : le Relais des Gorges, le Bar des Boulomanes ou tout simplement Chez Ginette.

Une femme sort de la cuisine et s'avance vers moi. Toutes les femmes qui sont venues vers moi s'essuyaient les mains avec un torchon. Les touristes sont partis, on peut se servir d'un torchon. Elles sont très brunes ou rousses, et en cette saison on aperçoit, à travers leur chemise légère, la fleur obscure de leurs seins. Elles glissent derrière le comptoir et lorsqu'elles lèvent leurs bras pour arranger leurs cheveux, je vois leurs belles aisselles pâles que l'été n'a pas touchées. Elles suivent mon regard avec gourmandise.

On fait un brin de causette. Elles peuvent être très fortes sur de fines chevilles ou belles comme des fruits. La malice et l'ennui dessinent leur bouche. Une odeur de daube ou de soupe au pistou arrive de la cuisine.

Sur les chemins de mon cahier, le soir dans ma propre cuisine, ces femmes ont toujours des yeux de soie noire, des visages très purs. Leurs maris peuvent être à la chasse ou, avec un peu de chance, morts deux mois plus tôt.

Vers le milieu de l'après-midi, après le plat du jour et un ou deux cafés, je reprends la route vers d'autres vallées, d'autres villages, d'autres clochers. Je ne rentre qu'à la nuit avec les premiers gémissements de la forêt, en pensant à toutes ces belles poitrines qui m'attendent dans des hameaux où personne ne va, dès qu'on entre

dans l'arrière-saison. Manger en les regardant se balancer souplement me suffit.

Même la nuit je marche sur les petites routes bleues de mon cahier et chaque pas m'ouvre des territoires libres où l'homme est partout chez lui, comme les rois et les voleurs. Un seul pas sous des peupliers d'or... Les mots appartiennent à l'homme qui marche.

Juste avant l'été je suis resté huit jours dans un palais de justice. Assis sur un banc, dans le box des accusés. Nous étions une bonne dizaine dans ce box et sur ce banc. Accusés de quoi? Le président a pris la parole :

« Blanchiment !

« Banqueroute !

« Non-justification de ressources !... »

Voilà les trois infractions qui étaient retenues contre nous. Le procureur est resté longtemps silencieux. Il nous observait, plus discrètement deux d'entre nous, qui avaient déjà purgé plus de vingt ans de détention et qu'on allait chercher chaque matin dans la petite prison qui domine la ville. Ils arrivaient enchaînés, tenus en laisse par les hommes en noir du GIPN cagoulés, qui prenaient position autour de la salle d'audience, dans les escaliers, les couloirs et le petit jardin du palais où nous venions d'attendre entre deux rosiers.

La sonnerie retentissait et nous passions sous

un portique antimétal, pendant que des hommes en rouge fouillaient nos sacs et ce que nous tirions de nos poches. Les femmes sont beaucoup plus longues à fouiller, elles ont moins de poches mais leurs sacs sont sans fond.

Le premier jour avait été fastidieux et même éreintant sur ce banc qui a vu défiler tout ce que notre département compte de voleurs, d'assassins, de pervers et d'escrocs, de minables aussi, surtout des minables, des troupes de bons à rien, de riens du tout, qui arrivent ici voûtés et qui font semblant de ne pas comprendre ce qui leur arrive. Il leur en est tellement arrivé depuis qu'ils sont nés... Le menuisier avait choisi pour eux le bois le plus dur de la vallée.

Je n'étais pas arrivé voûté, seulement inquiet, mais je faisais bel et bien partie du troupeau qui subissait le choix du menuisier.

Pendant des heures le président a parlé de prises de participation troublantes dans des discothèques, des restaurants, des débits de boissons. Il a expliqué que beaucoup d'espèces étaient passées entre les mains des deux hommes que l'on ramenait tous les soirs à la prison. Il employait les mots « revenus occultes »... De l'argent soi-disant prêté, des gains au PMU. Plus de un million de jetons au casino. Le président avait beaucoup de soupçons quant à l'origine des fonds investis dans une nébuleuse de SARL. Il a parlé d'un immense trafic à la tête duquel se trouvait l'un des grands parrains de la Côte d'Azur.

Il était très difficile de suivre les flux et reflux de ces fleuves de billets qui arrivaient on ne sait d'où, repartaient de même après être passés par l'obscurité pourpre de plusieurs boîtes de nuit.

Dans le silence de cette première journée nous écoutions cet homme, plutôt paisible, qui racontait une histoire sombre et mystérieuse dans laquelle nous étions censés avoir joué un rôle.

Chacun de nous retenait son souffle, guettant le moment de l'histoire où il apparaîtrait. Quand l'un se reconnaissait, il changeait de fesse sur le banc et fronçait les sourcils.

Pendant une semaine j'ai observé cette salle où a été jugé il y a un demi-siècle le vieux Dominici. Rien n'a bougé. Même la peinture semble avoir été appliquée sur ces murs dans les années cinquante, elle a bruni, s'est écaillée.

Pendant une semaine les volets sont restés tirés, sans doute à la demande des policiers d'élite qui prenaient position dès le matin, et nous écoutions le président dans cette demi-obscurité. Les petites lampes et les néons jaunis par la crasse et les chiures de mouches, les antiques boiseries et toutes ces robes noires ajoutaient à la pénombre quelque chose de misérable et de mélancolique. Aussi mélancolique que cette ville de Digne qui reste grise même en été. Une ville qui a cru qu'elle appartenait à la montagne, alors qu'elle se dissimule au fond d'une étroite vallée. J'aime bien cette ville qui n'est pas à sa place, ça l'oblige

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions DENOËL

- LES CHEMINS NOIRS, 1988 (Folio n° 2361). Prix Populiste 1989
- TENDRESSE DES LOUPS, 1990 (Folio n° 3109). Prix Mottart de l'Académie française 1990
- LES NUITS D'ALICE, 1992 (Folio n° 2624). Prix spécial du jury du Levant 1992
- LE VOLEUR D'INNOCENCE, 1994 (Folio n° 2828)
- OÙ SE PERDENT LES HOMMES, 1996 (Folio n° 3354)
- ELLE DANSE DANS LE NOIR, 1998 (Folio n° 3576). Prix Paul Léautaud 1998
- ON NE S'ENDORT JAMAIS SEUL, 2000 (Folio n° 3652). Prix Antigone 2001
- L'ÉTÉ, 2002 (Folio n° 4419)
- LETTRE À MES TUEURS, 2004 (Folio Policier n° 428)
- MAUDIT LE JOUR, 2006 (Folio n° 4810)
- TU TOMBERAS AVEC LA NUIT, 2008 (Folio n° 4970). Prix Nice Baie des Anges 2008 et prix Montecristo 2009

Aux Éditions Gallimard

- LA FIANCÉE DES CORBEAUX, 2011 (Folio n° 5476). Prix Jean Carrière 2011
- SOUS LA VILLE ROUGE, 2013 (Folio n° 5852)
- JE ME SOUVIENS DE TOUS VOS RÊVES, 2016 (Folio n° 6390)
Grand Prix littéraire de Provence 2016
- LES VIVANTS AU PRIX DES MORTS, 2017

René Frégni

Je me souviens de tous vos rêves

L'automne en Provence est limpide et bleu, ce n'est pas une saison, c'est un fruit : les touristes sont partis, la nature exulte dans une profusion de couleurs et d'odeurs. Mais si l'écrivain-flâneur célèbre avec sa sensualité coutumière Manosque et la campagne provençale, il est avant tout attentif à ceux qui vivent dans les recoins de la société, les pauvres, les fous, les errants dont il se sent frère, et dont il parle sans apitoiement. Les femmes sont aussi très présentes, les servantes d'auberge longuement contemplées, ou Isabelle, « la fiancée des corbeaux », auprès de qui l'écrivain trouve paix et bonheur.

Qu'il s'agisse de raconter la mort du chat Baumettes ou la surprise d'entendre une femme qui jouit dans la maison voisine, à chaque page vibre une émotion simple et sincère.

« Un livre exquis, plein d'un charme qui mêle humour et simplicité, son style est une philosophie. »

Alice Ferney, *Le Figaro littéraire*